

Univers

10...

L'univers est un gouffre, un néant sans orée – c'est un tombeau dévoré par la noirceur monotone. L'ennui répond au vide et le vide à l'ennui, tandis qu'aucun contraste, aucune folie, aucun dieu n'éclipse les ténèbres.

L'infini est cruel, plus cruel que la fin.

Alors je fis le Temps, je fis le Verbe et l'Espoir ; j'esquissai un début pour connaître la fin. Le Rêve put germer, de ses racines secrètes – il put croître, il put croire, étendre ses feuillages et tendre ses ombrages. La vacuité fut moins dense, et l'aurore l'éclipsa.

9...

Les couleurs vivent de spectres là où la nuit fonde ses songes. Elles étalent leurs nuages, leurs vapeurs hasardeuses, sur le seuil ébloui d'un monde en création. Des nébuleuses teintent l'éther de tons grenat, de robes azur, d'éclats diaprés et de nuances. Mais la lumière ne peut rien face au mutisme éloquent.

Le silence est terrible, plus terrible que les cris.

Alors je fis la Voix, je fis le Timbre et l'Écho ; je donnai à chaque mot le don d'effacer le silence – pour un instant par la parole, pour une éternité dans la mémoire. J'ajoutai les parfums – qu'ils soient doux ou acides – et le sens du toucher – sa tendresse, sa rudesse. Le goût émergea de lui-même en s'alliant aux deux autres.

8...

La saveur des Émotions est singulière et étrange : la Joie est colorée, la Surprise sucrée ; l'Inquiétude est épicée, la Compassion chaleureuse ; la Patience est lisse et soyeuse, le Regret est blessant ; la Solitude est glaciale, la Colère est rougeâtre. Elles ondulent, s'entremêlent, puis fuient pour revenir, mais rien n'existe pour les saisir, rien n'existe pour les retenir.

Les illusions sont splendides, splendides mais illusoire.

Alors j'inventai la Matière, plus palpable que le Rêve ; je dessinai des lignes, des ellipses, puis des sphères – des figures étoilées, nitescentes et fières. D'autres formes curieuses dansèrent et gravitèrent, et bientôt l'univers mêla l'ordre au chaos.

7...

Des millions de myriades, des pléthores de planètes, des étoiles et des rêves, tout s'assemble et tournoie dans l'ensemble qui se noie sous son propre vertige. Des systèmes et des galaxies – au cœur d'amas bien plus vastes – détournent le regard, façonnent de nouveaux infinis.

L'essentiel est si proche, si proche qu'il nous échappe.

Alors je pris une sphère, singulière et banale, et façonnai une Terre amoureuse d'un Ciel. L'Horizon s'établit pour le Jour et la Nuit ; une Lune d'argent naquit pour l'or d'un Soleil – et les Cycles suivirent, les Saisons pour amies.

6...

Les abysses, les fossés, les falaises, les hauteurs et les horizons plats sculptent la surface de ce monde. Le matin succède au soir, lorsque les astres exaltés plongent sous les travers de la terre – jusqu'au prochain crépuscule.

Le monde est plein, mais plein de vide.

Alors je fis les Eaux – mères des ondées, des marées –, je fis les Vents – pères des tempêtes, des blizzards – et les Flammes – ennemies des ombres. Les abîmes furent comblés, ensevelis, oubliés ; les cieux furent ravis de ces voix qui murmurent ; et la lumière put briller au plus profond de la nuit.

5...

La Lune joue avec les mers, les océans et les vagues qui caressent le sable et brisent les rochers ; les vents portent les mots que le Ciel veut poser sur la Terre en vantant les

arômes, les pigments et les joies des plus belles libertés. Les feux dansent et chatoient, ils réchauffent et scintillent, loin des yeux du Soleil. Mais personne n'en profite.

Les regards ne voient rien ; rien ne vit sans regard.

Alors je fis la Vie, je fis l'Âme et le Souffle. L'océan se peupla, s'anima et vécut ; il connut le bonheur d'héberger bien des êtres : les premières créatures d'un monde insoupçonné. De nouveaux cycles s'enclenchèrent, ceux des Naissances et des morts.

4...

Les royaumes de coraux, décorés par les algues, abritent les splendeurs éphémères : des sables blancs ou de diamant, des courants tièdes et tranquilles ; des poissons qui volent sous les eaux, aux écailles bleues, parfois rugueuses ; des coquillages pleins de pigments, des végétaux pleins de textures ; des mammifères armés de crocs ou des étoiles venimeuses. La surface est jalouse, elle réclame ses miracles.

Le problème de l'excès est l'excès de problèmes.

Alors la terre eut ses trésors, et les nuages leurs compagnons ; les paysages se décuplèrent, les climats se diversifièrent. Les Animaux connurent le règne, partagé avec les Végétaux ; les espèces eurent des embranchements, des classes, des ordres, et des familles.

3...

Les monts embrassent les oiseaux, les forêts parfument les pelages ; les fleurs peignent les étendues où s'égarèrent insectes et reptiles ; les déserts de sable ou de frimas élèvent leurs reliefs uniformes ; des rires aigus et des chants graves résonnent sur les vallées ; les saisons rythment le destin, mais les émotions fuient encore.

Je suis là, je vois tout, mais personne ne me voit.

Alors je fis un être, différent et unique ; je façonnai l'Humain dans la matière de l'Âme. Je saisis l'écume pour modeler le Corps, et j'insufflai l'Esprit pour parfaire la chimère. Les sentiments, les émotions – et le rêve et l'oubli – trouvèrent essor en leur cœur.

2...

Des empires tout entiers s'érigent puis meurent ; des dieux sont inventés, priés et effacés ; l'hégémonie et la ruine valent dangereusement ; les éons ne sont plus que les grains d'un sablier. La fin approche, l'éternité est fragile.

Une seule personne suffirait mais je ne vois personne.

Combien d'éternités, combien d'éons, combien de sables ? Neuf, peut-être dix ? Pas assez pour trouver. Je peux créer des mondes, toucher des vies, sculpter des rêves – mais je ne peux rien contre la Solitude. La multitude n'éloigne rien, elle feint juste le bonheur, les masques ont beau sourire, ils ne sèchent aucune larme ; personne ne vient me sauver...

1...

Je dois partir, quitter ce qui n'a pas besoin de moi. Trop de temps s'est écoulé, la toile inventée a séché, elle vit par elle-même. J'étais moins seule dans le néant que dans la multitude – jamais personne n'est venu, l'espoir s'est mué en scalpel.

L'infini est cruel, plus cruel que la fin.

Je ne veux plus cultiver les rêves qui me tuent, ni semer les désirs qui rongent l'émotion. L'illusion fut splendide, j'ai fini par y croire – mais elle masque le vide, détourne les regards. Alors je fuis, je renonce ; j'achève le combat que la Solitude a gagné.